

Dionysos = naissance du montage

Marc Mercier

Le cinéma français dans tous ses états

Number 139, October–November 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25276ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mercier, M. (2008). Dionysos = naissance du montage. *24 images*, (139), 34–35.

Dionysos = naissance du montage

par Marc Mercier

Nous vivons sous occupation, celle de l'idéologie despotique de l'utilitarisme, du calcul glacial et égoïste, de la peur de ce qui nous apparaît étranger. L'agonie de la passion, le renoncement aux joies de l'excès, du débordement, l'anéantissement du désir de révolution ne doivent pas occulter le feu vital qui couve en chacun de nous, toujours près de s'alanguir, de s'éteindre, de se ranimer, de s'embraser d'une soudaine et irrésistible flambée.

Nous vivons sous la pression de l'idéologie gestionnaire qui nous conduit à forger nos propres entraves, à dresser des obstacles sur les chemins que nous rêvons d'emprunter, à dissoudre ce qui nous tient à cœur. Il nous faut de toute urgence inquiéter le sage Apollon et pactiser avec le tumultueux Dionysos. Lui que les Grecs anciens appelaient l'étranger de l'intérieur. Il n'est nulle part chez lui et chez lui partout. Il est comme la peste, la poésie et la danse : une épidémie. Il provoque des sortes de chorées contagieuses, des danses convulsives qui entraînent dans sa folie toute l'assistance.

Ce n'est pas pour rien que le vin est sa boisson. Une substance où se mêlent la mort et la vie décuplée, où s'échangent le feu brûlant et l'humidité qui désaltère, qui s'offre comme un remède et un poison, qui provoque la brutalité et l'extase.

Pendant la fermentation, dans la cuve le vin « travaille ». Sa chaleur naturelle agite la surface : il bouillonne d'un feu intérieur. Il fera trébucher celui qui l'absorbe, vaciller, chavirer, danser, jaillir, bondir, et parfois le fera basculer jusqu'à la mort. D'où la nécessité d'apprendre à boire pour dompter la puissance vineuse du breuvage volcanique. Apprivoiser sa puissance sauvage : tout un art.

Un art que Béatrice Kordon a su déployer avec *Dithyrambe pour Dionysos (et avec la nuit reviendra le temps de l'oubli)* (56 min, 2007). Ce film cherche à retrouver le sens du geste mythique, à créer un récit intemporel,

anhistorique, décrivant les rapports impensables que l'homme, libéré de son illusoire volonté de tout maîtriser, entretient avec le monde. Pendant deux ans, Béatrice Kordon a filmé les éléments, le vent fou, la pluie soudaine, le soleil aveuglant, la Méditerranée insolente, la terre coriace mais retournée par des bras musclés, les vignes torturées, le raisin explosif, le vin rouge sang... Deux années à écouter la terre gronder, offrir son suc, hurler sa joie et sa peine. Deux années à partager le quotidien de vignerons de Banyuls (dans le sud-ouest de la France, à deux pas de l'Espagne), à partager des mots, des silences, des regards, des sensations. Ils ont découvert ensemble des similitudes entre le travail du viticulteur et celui du cinéaste. Comment faire œuvre d'un accident, d'une image surexposée dont la brûlure au début malvenue deviendra la marque miraculeusement bienvenue d'un affrontement avec la lumière ? Comment inventer une nouvelle boisson quand la nature n'a pas donné le cépage tellement attendu ? Comment résister à l'impatience quand l'un et l'autre attendent la venue d'un climat propice à l'exécution d'une tâche, que cesse la pluie ou qu'elle arrive, que le vent se tapisse dans un coin ou entreprenne sa folle farandole ? Comment faire vivre ensemble des matières, des couleurs, des formes différentes ? Le cinéma et la viticulture sont affaires de montage : ils apaisent les tourbillons déments de la nature brute, excitent ce qui s'engourdit sous le poids de l'usage, de la fatigue, de la mort promise, et articulent ces phénomènes apparemment contradictoires.

C'est certainement ce qui fit dire au maître du montage dialectique, S.M. Eisenstein, dans *Théorie générale du montage* (1935-1937), « naissance du montage = Dionysos ». Dans ce même ouvrage, il explique que Dionysos est l'image du *montage incarné* en ce qu'il *danse* continuellement dans l'ivresse de la vie et *se disloque* sous le couteau des Titans



dans l'expérience de la mort. La puissance dialectique du montage nécessite un acte qui réussisse la cruauté d'un *découpage* (une *mise à mort*) et la suavité d'une *danse* ou d'une *mise en mouvement*.

L'incroyable Eisenstein, pour célébrer son art, use de métaphores propres à l'art taumachique qu'il a connu dans les arènes du Mexique. Et c'est l'historien de l'art Georges Didi-Huberman qui, dans *Le danseur des solitudes*, va nous livrer quelques clés de compréhension en nous signalant que l'acte taumachique peut se nommer *suerte*, le sort, le destin (chance ou malchance, c'est selon) et a pour étymologie *serere*, verbe latin qui dit l'acte de combiner, enchaîner, tresser, entrelacer des figures. C'est tout ce que nous attendons du montage dans l'art vidéo. Il s'agit toujours de dévier légèrement la charge du destin, de la réalité qui fonce sur nous, sans la perdre des yeux.

Comme dans la cuve où « travaille » le vin, où animé par un feu intérieur, un tourbillon s'extirpe.

Ce lieu du tourbillon, de la puissance sauvage, est extraordinairement perceptible dans un court film, réalisé en 1929 par Man Ray : *Corrida*. Dans les arènes



Corrida entrevue et Dithyrambe pour Dionysos (et avec la nuit reviendra le temps de l'oubli)

de Pampelune, Man Ray filme la mort des taureaux comme de lentes toupies noires. Il y a du jeu et de la tragédie. Il y a la vie et la mort. Il y a la volonté de puissance et la puissance de la volonté. Toute l'humanité paradoxale est contenue dans ces 4 min 50 s silencieuses, tournées en noir et blanc.

Plus près de nous, il y a cette œuvre d'une infinie délicatesse réalisée par Marie Herbreteau, *Corrida entrevue* (17 min, 2008). Elle se souvient d'avant et d'après la corrida. Et pourtant, elle va s'acharner à rendre compte de l'enchaînement et de la juxtaposition des événements, comme dans les rêves si bien décrits par Freud, jusqu'à l'épuisement du visible. Ah, voilà que nous touchons peut-être au point culminant de l'art vidéo : saisir ce qui échappe à l'entendement, à la conscience, au regard. Tâche que tentera d'accomplir Alain Bourges avec *Esquisses tauromachiques* (11 min 30 s, 2008) qui, comme ce titre l'indique, ne peut qu'esquisser, amorcer sa quête de la réalité, croquer la vie et la mort, pocher la joie de la danse du matador solitaire et le drame inévitable, inépuisable, fatal de la mise à mort. Toute poésie est esquisse, crayonnage entre le vide et le plein, entre le plein et le délié.

La poésie consiste toujours à se tenir dans les limites de l'excès. D'où la nécessité de se constituer une sorte d'équilibre qui ne peut être trouvé que dans le mouvement. Le poète est un guetteur des lisières, un rôdeur des confins. Il se tient là où la réalité révèle ses insuffisances. On n'est jamais assez poète ! Il serait vain d'avoir la passion de la liberté sans vivre la liberté des passions.

Passion qui se lit dans cette vidéo de l'artiste bulgare (aujourd'hui installée à Berlin), *Toro* (2008) de Mariana Vassileva. Un homme, comme vous et moi, je veux dire par là qu'il ne porte pas l'habit de lumière du torero, est face à l'immense et puissant océan. Il nous tourne le dos. Il enlève sa veste. Il torée. Il torée l'impossible. Il torée celle que l'homme n'a jamais su totalement maîtriser, dompter. Il torée la passion.

Si nous nous autorisons ici à célébrer l'excès dionysiaque, le débordement, ce n'est pas pour anéantir l'harmonie. Il ne s'agit pas de substituer le chaos à l'harmonie, mais de déclencher le chaos *là où* il y a de l'harmonie, l'excès *là où* il y a de la mesure, de l'informe *là où* il y a de la forme, de l'imédiateté et de la proximité *là où* il y a de la médiation et de la distance. Et inversement,

de la pensée *là où* il y a de la barbarie, de la gratuité *là où* règne le marché, de la générosité *là où* règne la concurrence. L'harmonie est un accord entre des tensions. Elle n'est jamais statique, mais un équilibre dynamique, un mouvement en repos.

Des questions jaillissent aussitôt : Comment le regard du réalisateur se saisit-il de l'effet sculptural du mouvement ? Comment, dans le même temps, met-il en mouvement une immobilité faite d'inquiétude ? Comment saisir en un seul plan ce que le poète Federico Garcia Lorca décrit ainsi au sortir des arènes : *Profil de vent, profil de feu et profil de roc* ?

Aurions-nous, à voir ces vidéos dionysiaques, tauromachiques et vinicoles, la preuve qu'il existe bel et bien un dynamisme immobile et une immobilité dynamique ? Inquiétants oxymorons sans lesquels nulle poésie ne verrait le jour.

L'art vidéo a besoin de l'ivresse de la passion pour outrepasser les limites de la convenance. Poésie qui nous entraîne à vivre la mutation de nos comportements. Elle se situe, pour parler comme Raoul Vaneigem, *entre le deuil du monde et la joie de vivre.* 